

UNE SAISON DE RÊVE

THÉÂTRE PÉRISCOPE



CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT

Au Théâtre PÉRISCOPE
Du 16 mars au 3 avril 2010

coproduction et codiffusion :



En vente 2\$

A LA DÉFENSE

DES MOUSTIQUES

ALBINOS

Résumé

Une famille éclatée au cœur de la ville. Un homme, une femme et leur adolescente qui se meurt d'envie pour un scooter. Tout ce beau monde voltige à travers le cirque de la vie quotidienne. Des grands principes qu'ils défendent aux désirs qui les relient les uns aux autres, ils essaient de prendre leur place. Pas facile lorsqu'on se bute à l'absurdité des stationnements interdits, à la nécessité du progrès et au chagrin laissé par le chien perdu. Un charmant professeur de littérature et une fonctionnaire désabusée complètent ce portrait d'une société au bord de la crise de nerfs, tiraillée entre la préservation de l'environnement, les avancées du bitume et ses élans romantiques. Résultat : les moustiques albinos s'éteignent sous les bretelles d'autoroute, le marais disparaît, mais les rêves existent toujours.

Le Théâtre Sortie de Secours et le Théâtre de la Vieille 17 nous font découvrir l'univers décapant de Mercè Sarrias, jeune auteure catalane qui brosse le tableau d'une Barcelone qui nous ressemble étrangement.

Texte :
Mercè Sarrias

Traduction et mise en scène :
Philippe Soldevila

Codirection artistique :
Esther Beauchemin et Philippe Soldevila

Assistance à la mise en scène :
Alexandre Fecteau

Scénographie :
Érica Schmitz

Musique :
Pascal Robitaille

Costumes :
Isabelle Bélisle

Éclairages :
Guillaume Houët

Collaboration à la direction du mouvement : Geneviève Dorion-Coupal

DISTRIBUTION

© Mathieu Girard



Nathaly Charrette

© Gordan Dumka



Éva Daigle

© Pierre Bellefeuille



Elsa Dallaire

© Luc Lavergne



Normand Poirier

© Maxime Tremblay



Serge Bonin

Extrait du texte

«Service du remorquage. Dimanche. Derrière le guichet, Sonia, impassible, regarde au loin. Elle est absente. Marta entre et marche lentement. Elle tient dans sa main un de ses souliers couvert de boue. Marta traverse la scène et se dirige vers le guichet. Elle tend son soulier et le place sous le nez de Sonia. Elle est en colère. Sonia ne bronche pas. Elles se regardent.

MARTA.- *Je viens chercher ma voiture.*

SONIA.- *Pourriez-vous s'il vous plaît laisser le soulier par terre?*

Marta ne le fait pas.

MARTA.- *Je suis tombée dans le chantier de la voirie. Il y avait un trou de plus d'un mètre de profondeur. Ça fait deux mois qu'il y a un trou de plus d'un mètre de profondeur. J'étais en train de prendre du recul pour mieux voir l'espace vide où j'avais stationné ma voiture, et là, je suis tombée. Je ne crois pas qu'il était nécessaire de transformer Barcelone en fromage gruyère. Il y a des trous partout. (elle soulève le soulier couvert de boue) Cent quatre-vingts euros.*

SONIA.- *Vous devriez pas porter des soulier aussi chers. (elle lui remet des papiers) C'est cent cinquante euros.*

Marta signe les papiers et fixe son regard sur Sonia.

MARTA.- *Je les ai pas.*

Sonia reprend les papiers

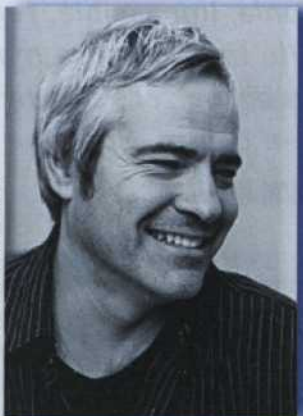
MARTA.- *Je les aurai pas avant la fin du mois.*

SONIA.- *Si vous laissez votre auto ici jusqu'à la fin du mois ça va vous coûter la peau du cul. Vous allez être obligée de vendre tous vos souliers.*

MARTA.- *Pourquoi vous êtes si idiote?»*

Rencontre avec Philippe Soldevila, traducteur et metteur en scène

propos recueillis par Karine Côté



© Hugo B. Lefort

Parlez-nous de votre rencontre avec ce texte de Mercè Sarrias.

J'ai eu la chance, à titre de membre du CEAD (Centre d'essai des auteurs dramatiques), de participer à un comité de lecture pour préparer la première mouture de l'événement « dramaturgies en dialogue ». À cette occasion, j'ai lu de nombreux textes catalans. Je suis tombé en amour avec le texte de Mercè Sarrias, une comédie intelligente et humaine.

La comédie est souvent sous-estimée, comme si cela signifiait automatiquement de parler de choses futiles. Moi, je suis certain que la comédie est l'une des meilleures manières de traiter de sujets délicats, de manière victorieuse. C'est la différence entre s'apitoyer sur nos souffrances, ou célébrer nos victoires sur ces souffrances. La comédie, c'est quand nous avons un recul par rapport au drame. En lisant *À la défense des moustiques albinos*, j'ai ri du début à la fin. Je me suis beaucoup identifié à ce texte, surtout en ce qui a trait à la question familiale. Mercè est une jeune auteure avec deux enfants, elle mène une vie de fou et elle est capable de poser un regard lucide et critique sur ce qu'elle fait et sur son rythme de vie.

Ce qui m'a séduit aussi, c'est la structure atypique du texte, qui se divise en près de 70 scènes, parfois courtes, parfois plus longues, parfois en monologues, dialogues, et parfois dans un registre plus fantaisiste,

presque surréaliste. C'est un terrain de jeu fertile pour un metteur en scène qui aime se mettre dans le pétrin, parce que c'est très exigeant.

Quelle a été votre démarche de mise en scène?

La question que je me suis d'abord posée, c'est : comment faire pour passer à travers les 70 scènes? Devrions-nous procéder de manière saccadée, une séquence après l'autre, ou faire des coupes franches entre les scènes? Pour trouver la solution, nous avons choisi de mettre à contribution tous les concepteurs. Avec Pascal Robitaille, le musicien, nous essayons de faire des fondus enchaînés, plutôt que des coupes. Nous élaborons ensemble une structure musicale très variable et variée. Pascal est présent sur scène du début à la fin, et il a quelques interventions directes avec les comédiens. Le son structure l'atmosphère et accompagne les différents environnements dramatiques. La musique est un guide à la fois géographique, spatial et humoristique. Il ajoute une touche d'humour en commentant certaines scènes.

Érica Schmitz, la scénographe, est toujours présente aux répétitions. Nous avons décidé d'adopter un espace assez réduit, garni de quelques accessoires, que je qualifierais pour la plupart de domestiques (une laveuse, un frigidaire, etc.) C'est un peu comme si les

«On peut aussi établir un parallèle entre notre nature profonde biologique et notre rythme urbain complètement débile. On n'arrête pas de courir. Dans le spectacle, on ne voit presque pas de nature, les personnages sont complètement immergés dans une urbanité mur à mur.»

personnages se trouvaient dans un bric-à-brac. Et personne n'a le droit de sortir de cet espace. Tout se fait à la vue du spectateur. Si nous nous servons

d'un accessoire, il demeure sur scène pour le reste du spectacle. Donc, si en amont nous changeons quelque chose au décor, par exemple si le micro est déplacé, la scène suivante s'en trouve modifiée, nous devons adapter la mise en place. C'est un beau défi de mise en scène.

Il y a aussi beaucoup de mouvements dans ce spectacle. Dans le texte, l'auteure propose plusieurs courtes scènes délirantes et j'ai choisi de prolonger ces moments. Il y a des séquences

individuelles, par exemple celle-ci où la didascalie indique « Marta entre en échasses ». J'ai plutôt décidé de faire entrer plusieurs personnes qui interviennent comme s'ils devaient performer dans un spectacle de cirque, comme un prof qui jongle avec des broches de tableau ou un autre personnage qui fait de l'équilibrisme avec des chaises. Ça devient comme une espèce de troupe de cirque malgré elle. Comme metteur en scène, j'ai toujours été attiré par le mouvement. Et chaque fois que je veux en faire, je me rends compte de mes limites par rapport à ce langage. Cette fois, j'ai demandé à Geneviève Dorion-Coupal de venir me donner un coup de main. Une semaine avant l'entrée en salle, elle va venir aux répétitions pousser plus loin tout ce que nous aurons travaillé avant son arrivée.

Quels aspects du texte avez-vous mis en lumière par la mise en scène?

Toute l'idée derrière est d'illustrer l'écart entre la pensée actuelle et les traditions, la culture profonde des gens qui sont sur scène et le milieu dans lequel ils sont plongés, qui est, à l'opposé, urbain et moderne. Ce n'est pas nécessairement ce qu'a voulu dire l'auteure, mais c'est la lecture que je fais de son texte. Moi, j'ai vu évoluer l'Espagne de manière hallucinante. Quand j'avais 11 ans, j'ai séjourné à Madrid alors qu'elle était sous le règne de Franco. Il fallait parler à voix basse quand on parlait de sujets politiques. En Espagne, il y a eu quarante années de dictature. Aujourd'hui, il n'y a plus de différences entre Madrid et Montréal. Comment le peuple espagnol a-t-il réussi à effectuer cette transition aussi vite? Si on veut donner un exemple, nous sommes beaucoup plus loin de la religion qu'eux peuvent l'être. Parce qu'au Québec, cette coupure s'est faite de manière un peu moins brutale avec la Révolution tranquille. Mais là-bas, elle s'est effectuée encore plus rapidement. Ce brusque changement de mentalité, qui n'est peut-être pas encore complètement assumé, se reflète bien dans l'attitude de Marta, le personnage principal. Avec sa fille, elle veut être moderne et ouverte, mais elle n'est pas capable! Entre son discours et son comportement, il y a un écart.



Éva Daigle et Elsa Dallaire, photo prise en répétition

On peut aussi établir un parallèle entre notre nature profonde biologique et notre rythme urbain complètement débile. On n'arrête pas de courir. Dans le spectacle, on ne voit presque pas de nature, les personnages sont complètement immergés dans une urbanité mur à mur. Les seuls moments de paix se passent sur un tapis de faux gazon, ou quand Marta et Sonia vont marcher dans le marais, dont la présence est hautement menacée. On parle d'une dénaturalisation, une urbanisation de toutes les zones de notre quotidien.

L'alternance de scènes réalistes et fantaisistes vient-elle appuyer cet écartement entre nature et urbanité?

Oui, ça se reflète bien dans ces moments de disjonctions collectives. Par exemple, quand Sonia se confie dans un monologue, elle termine sa scène en disant n'avoir jamais rencontré quelqu'un avec qui elle pourrait voyager en Nouvelle-Zélande. Elle se met alors à danser seule et les autres se mettent aussi à danser, l'un avec sa chaise, l'autre avec sa télé. Ce sont de petits moments comme celui-là qui montrent toute la solitude urbaine et comment nos possessions matérielles viennent combler ce vide. Précisons que cette danse que j'ai insérée ne fait pas partie du texte de l'auteure. C'est une décision de mise en scène qui s'est imposée grâce au travail extraordinaire de Pascal Robitaille et de ses propositions musicales.

L'action de la pièce se déroule à Barcelone, une grande ville. Mais cela aurait bien pu se passer dans d'autres villes du monde...

Oui. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai choisi de traduire le texte en québécois. Dans mes précédentes traductions, j'ai toujours utilisé une langue plus normative, internationale, pour qu'on sente bien que l'histoire se passe ailleurs. Avec cet accent plus normatif, le spectateur peut imaginer que les personnages parlent espagnol. Pour *À la défense des moustiques albinos*, je ne voulais pas créer un effet d'exotisme, je souhaitais plutôt produire un effet de rapprochement. Les personnages parlent donc avec un accent francophone de chez nous. Cependant, j'ai pris soin de souligner toutes les références géographiques catalanes, pour être certain que tous comprennent que l'action se déroule à Barcelone.

La Catalogne et le Québec

par Marie-Claude Descôteaux

Le Québec tel que nous le connaissons est une terre francophone au milieu d'un Canada majoritairement anglophone. Il se distingue par sa langue et ses institutions qui font de celui-ci une nation. La population du Québec s'élève à 7.8 millions d'habitants et 80 % des Québécois ont le français comme langue maternelle.

La Catalogne, quant à elle, est une communauté autonome, reconnue comme « réalité nationale » à défaut d'être considérée comme une nation. Elle couvre une superficie de 31 950 km² et comptait 7 millions d'habitants en 2006.

En raison de son aire linguistique, située entre le nord de la France et l'Espagne, le vocabulaire Catalan est souvent constitué de termes plus proches du français que de l'espagnol. Par exemple, en catalan on dit *com*, qui veut dire la même chose que le mot « comme » en français. On écrit *ensenyament* pour désigner « l'enseignement », *sortida* pour « sortie », et la prononciation *fa fret* en catalan signifie la même chose que notre expression québécoise « il fait frette » pour dire qu'il fait froid.

Au fil des années, plusieurs préjugés se sont établis de la part des castillanophones¹ envers les Catalans². Ces préjugés se sont transmis à l'extérieur de l'Espagne, donnant ainsi une perception dévalorisante que la plupart des étrangers entretiennent envers la langue catalane. Selon une recherche menée par le département de langues, linguistiques et traduction de l'Université Laval, « Pour la plupart des visiteurs étrangers, le catalan est aussitôt perçu comme une sorte de "dialecte" ou une "déformation de l'espagnol"³ », un idiome dont ils n'ont jamais entendu parler. Ils ignorent tous que le catalan et le castillan sont les deux langues officielles de la Catalogne. Ou bien ils croient que c'est de l'espagnol, en raison de la proximité des deux langues, ou bien c'est du « mauvais espagnol » ou de « l'espagnol local ». Cela a eu pour effet d'augmenter l'animosité des Catalans envers les étrangers qui tentent de leur parler en espagnol. Ceci est une réalité palpable qu'on peut sentir dès qu'on met les pieds en territoire catalan. Ce sont des gens qui, tout comme nous, se battent pour préserver leurs droits acquis ainsi que leur langue. La disparition de leur langue pourrait sembler être une perte d'identité pour la province catalane.

Comme les Québécois, le peuple Catalan ressent un certain besoin d'indépendance. C'est pour cette raison qu'il a demandé à l'Espagne à trois reprises un statut d'autonomie, sans pour autant parler d'une séparation complète des pouvoirs, enjeu que le Québec a déjà abordé lors des référendums de 1980 et 1995. Ce statut d'autonomie entendait reconnaître la Catalogne comme une nation, bénéficiant d'une souveraineté fiscale et judiciaire ainsi que le droit de préserver le catalan comme langue principale dans tous ses secteurs d'activités.



C'est en 2006, après deux refus, que le statut a été majoritairement accepté. Cependant, malgré les compétences exclusives qui lui ont été accordées, la Catalogne ne constitue pas une « nation » proprement dite, puisque dans la constitution du gouvernement espagnol, il ne peut y avoir d'autre nation que la « nation espagnole ».

Comme toute comparaison, nous devons comprendre que, malgré les similitudes qui peuvent rapprocher le Québec et la Catalogne, notre histoire est différente, nos buts ne sont pas les mêmes, notre degré d'autonomie est différent. Par contre, il est toujours réconfortant de se rendre compte qu'à l'instar d'autres peuples dans le monde, la langue est une image qui nous représente, une facette identitaire qui évoque nos racines, nos ancêtres, notre histoire et qui dessine notre avenir. Et en raison de cet enracinement qui pactise avec ce que nous sommes, il est primordial que nous la défendions et que nous la préservions.

« Pour le moment, l'Espagne semble avoir créé cette structure étrange qu'on pourrait appeler un "État décentralisé très unitaire"! C'est ce qui explique que les Catalans soient "Catalans de cœur" et "Espagnols de passeport". C'est un peu le dilemme des Québécois qui sont "Québécois de cœur", mais "Canadiens de passeport". »⁴

Sources : <http://pages.usherbrooke.ca/pqus/carte-catalogne.gif>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Catalogne>
<http://www.tlfg.ulaval.ca/axl/Europe/espagnecatalogne.htm>

Marta : « Ah! Si j'avais pu naître dans un autre pays que l'Espagne, mais on était ici, catholiques, traditionnels! On vivait sous une dictature! Hey! Je suis allée à une école de soeurs! »

[extrait du texte À la défense des moustiques albinos, p.28]

L'Espagne franquiste

Les termes « Espagne franquiste » ou « franquisme » désignent de manière informelle le régime politique espagnol fondé par le général Francisco Franco, qui exista entre 1939, date de la fin de la guerre civile espagnole, et 1977, date de la dissolution des institutions franquistes durant le processus de la Transition démocratique espagnole.

De 1936 à 1939, la guerre civile espagnole a fait près de 900 000 morts. Environ 500 000 républicains ont quitté l'Espagne et se sont réfugiés, pour la plupart, en France.

D'avril 1939 à juin 1944, 192 684 républicains meurent encore ou sont exécutés dans les camps et les prisons du général Franco. La guerre est finie, la dictature franquiste s'abat sur l'Espagne.

Pour « christianiser » le pays, l'enseignement est confié à l'Église (6000 instituteurs de gauche ont été exécutés). La manifestation publique des langues et cultures régionales (langues catalane et basque, par exemple) est rigoureusement interdite, le régime développe une « castillanisation » forcée de la société.

Francisco Franco, exerce un pouvoir absolu, autoritaire et répressif.

Alors que la guerre civile est terminée depuis des années, les tribunaux franquistes ne cessent de prononcer des condamnations à mort.

Franco meurt dans son lit le 20 novembre 1975.

Trois ans plus tard, 87,8 % des électeurs espagnols adoptent une nouvelle Constitution.

Après une éclipse tragique de quarante années, l'Espagne renoue enfin avec la démocratie.

Sources : http://fr.wikipedia.org/wiki/Espagne_franquiste
<http://espana36.site.voila.fr/franquis.htm>

1- Le castillan : langue officielle de l'Espagne, aussi appelé espagnol.
2- Les Catalans : peuple de la Catalogne, province de l'Espagne.
3- <http://www.tlfg.ulaval.ca/axl/Europe/espagnecatalogne.htm>
4- Idem



Dessine-moi une ville

par Marie-Claude Bourdon

Source : Magazine Inter, Printemps 2008, volume 06, numéro 01.

C'est en pédalant sur la piste du parc Lafontaine à l'heure de pointe matinale que l'idée de cet article m'est venue. À cette heure-là, la lumière qui se reflète sur l'étang est magnifique et le spectacle de toutes ces personnes en tenues de ville qui descendent travailler à vélo a quelque chose de réjouissant. Le calme et la beauté des lieux rendent utopiste. Pourquoi ne pas rêver? On imagine une métropole sans le bruit et les émanations toxiques de ses milliers d'automobiles, avec des pistes cyclables (certaines couvertes pour l'hiver!) et des lignes de tramway partout, assurant avec fluidité le transport des personnes. On serait trop heureux d'abandonner sa voiture (et les problèmes de stationnement, et les bouchons, et les factures d'essence) pour se convertir au transport en commun si cela n'exigeait pas de prendre trois fois plus de temps pour joindre boulot et dodo.

Quelle serait la ville idéale? Tous les passionnés de la chose urbaine à qui j'ai posé la question ont répondu la même chose : il faut transformer notre civilisation centrée sur l'automobile. Éliminer les voitures du centre-ville ou, à tout le moins, réduire leur utilisation au minimum. «Il faut remettre l'être humain au centre de la ville», affirme Cynthia Philippe, conseillère en développement durable au vice-rectorat aux Ressources humaines de l'UQAM et instigatrice du projet Vélogik, qui offre un service de réparation de vélos aux travailleurs du centre-ville tout en aidant des jeunes du quartier à se réinsérer socialement.

Des quartiers à échelle humaine

«La ville idéale doit offrir au plus grand nombre de gens possible la possibilité d'habiter dans un quartier à échelle humaine, où l'on retrouve des commerces, des services de proximité, des emplois si possible, et qui est irrigué par des moyens de transport autres que l'automobile», renchérit Florence Junca-Adenot, professeure au Département d'études urbaines et touristiques et ex-présidente de l'Agence métropolitaine de transport.

«Les quartiers comme Outremont, le Plateau Mont-Royal ou Saint-Jean-Baptiste à Québec, où les gens font leurs courses à pied, où ils peuvent prendre un café au coin de la rue et se rendre au travail à vélo sont ceux où la valeur

des propriétés augmente le plus», note Alexandre Turgeon, président de l'organisme Vivre en ville, un regroupement qui milite pour un aménagement urbain, rural et villageois viable. «Si leur valeur augmente, c'est parce qu'il n'y en a pas assez.»

Berceaux des civilisations, les villes sont apparues pour des raisons précises, rappelle Florence Junca-Adenot. «Les villes et les villages naissent du besoin de se regrouper pour partager des services communs dans des rayons où l'on est aisément capable de se déplacer pour se rencontrer et communiquer. Les raisons d'être de la cité n'ont pas changé, mais la motorisation a transformé la configuration des agglomérations», observe la professeure. Résultat : l'éclatement des villes, la prolifération des banlieues et la multiplication de l'«homo automobilis».

Dans les pays industrialisés, 80 % de la population habite dans les zones urbaines. Dans 15 ans, on estime que 60 % de la population mondiale vivra en ville. Les problèmes liés à l'accroissement des métropoles et à l'étalement urbain sont énormes : grignotement des terres agricoles environnantes, gaz à effet de serre, smog, congestion routière. Biologiste de formation, Normand Brunet s'intéressait à la conservation des terres humides avant de se passionner pour le sort des villes. «La ville aussi est un écosystème, dit le professeur associé à l'Institut des sciences de l'environnement de l'UQAM. C'est pourquoi les problèmes liés à la ville nécessitent une approche intégrée, permettant de faire des liens entre l'environnement et la société. Quand on planifie les transports, il faut qu'on s'intéresse en même temps aux impacts sur le climat et sur la santé des gens.»

Écologie urbaine

(...)

Le 4^e Sommet citoyen de Montréal, organisé par Anne Latendresse en collaboration avec le Service aux collectivités de l'UQAM, s'est tenu l'été dernier à l'UQAM sur le thème du «droit à la ville». Pendant trois jours, plus de 500 personnes ont débattu des grands enjeux liés à l'avenir des métropoles. Quelle place est accordée aux résidents en matière de développement économique et de

planification urbaine? Comment faire converger le développement économique et la qualité de l'environnement? Quelles sont les expériences novatrices en matière de revitalisation des métropoles? Trop souvent, «le développement urbain est laissé aux promoteurs», déplore Alexandre Turgeon. Selon lui, les villes doivent exercer davantage de leadership sur le plan de l'aménagement urbain et repenser leur mode de développement. «En général, le problème commence avec le zonage, dit l'urbaniste. Les villes font des zones résidentielles d'un côté et des zones commerciales de l'autre, ce qui va tout à fait à l'encontre de la mixité recherchée.»

«Pour retrouver dans les villes une qualité qui fasse qu'on aime y vivre, y travailler ou y séjourner, il faut favoriser la densité urbaine, encourager le transport actif — la marche, le vélo — et éviter de constituer des ghettos», confirme Florence Junca-Adenot. Les *gated communities*, ces nouveaux ghettos de riches qui sont apparus en Amérique du Nord, sont le contraire de ce qui fait le dynamisme et la vitalité des villes, c'est-à-dire la mixité, que celle-ci soit sociale, générationnelle, culturelle ou fonctionnelle.

Mais à quoi sert de revitaliser la ville si tout le monde fuit vers la banlieue, là où la mixité est nulle où il faut prendre sa voiture pour aller acheter un litre de lait? «Il n'y a pas un type de développement idéal pour les quartiers centraux et un autre pour les banlieues, répond Alexandre Turgeon. En fait, c'est surtout aux banlieues qu'appartient le défi de se développer selon les principes des collectivités viables.»

Densification du tissu urbain

(...)

Pour Normand Brunet et Anne Latendresse, ville écologique va de pair avec ville démocratique. Tous deux croient que c'est l'implication des citoyens, non seulement

dans les processus de consultation, mais dans les processus de décision, qui fera vraiment changer les choses. Ainsi, ils souhaiteraient que l'on s'inspire davantage d'initiatives comme le budget participatif de la ville de Porto Alegre, au Brésil, une idée reprise ici par l'arrondissement du Plateau Mont-Royal. Cette année, 30 % des fonds du Programme triennal d'investissement de l'arrondissement, soit 1,5 million de dollars, ont été attribués selon le mode du budget participatif. Tous les citoyens sont appelés à participer à des séances de discussion pour choisir entre les divers projets proposés, que ce soit pour le verdissement d'une ruelle, le réaménagement d'un parc ou l'apaisement de la circulation. Pour Anne Latendresse, ce mode de démocratie participative est une façon de répondre à la crise démocratique qui frappe le milieu municipal. «Aux dernières élections municipales, seulement 35 % des gens ont voté à Montréal», rappelle la professeure.

Architecture durable

(...)

Selon un article du journal Les Affaires, le développement durable dans l'architecture, la rénovation et la construction représente un gigantesque potentiel. Alexandre Turgeon soutient que «50 % des immeubles dans lesquels nous allons vivre ou travailler en 2030 n'existent pas encore.» Lié entre autres à l'apparition de la certification LEED (Leadership in Energy and Environmental Design), le bâtiment vert constituera bientôt un véritable marché. (...)

La ville, cet écosystème en perpétuelle transformation, peut devenir plus habitable. De Vancouver à Portland, en passant par Stockholm et Montréal, les mêmes solutions s'imposent : diminution de la dépendance à l'automobile, densification du tissu urbain, mixité et architecture durable. «Sans oublier que tout ce qui est beau - les parcs, les toits verts, l'art urbain - ajoute quelque chose à la qualité de la vie en ville», souligne Florence Junca-Adenot.



Une image créée par les promoteurs de la Cité verte, un éco-quartier qui verra le jour en 2010 dans le quartier St-Sacrement à Québec. (www.journalhabitation.com)

« Toute l'idée derrière (la mise en scène) est d'illustrer l'écart entre la pensée actuelle et les traditions, la culture profonde des gens qui sont sur scène et le milieu dans lequel ils sont plongés, qui est à l'opposé, urbain et moderne. »

- Philippe Soldevila, metteur en scène

Le **décor** est un grand bric-à-brac d'objets domestiques, qui nous rappelle constamment le trop-plein de possessions matérielles, la surconsommation typique de l'habitation urbaine. Sur scène, il y a de nombreux accessoires et meubles qui sont utilisés de différentes façons.

Des séquences **fantaisistes** alternent avec les scènes **réalistes**. Ces moments plus éclatés évoquent souvent le **cirque**, suggérant l'idée que les personnages sont pris dans le grand cirque de leur vie quotidienne, jonglant avec famille, principes, convictions, travail, etc. Équilibrisme, domptage d'animaux et jongleries sont exécutés de façon un peu malhabile, révélant l'inconfort des personnages à se soumettre, parfois malgré eux, à certaines situations.

La **conception sonore** utilise des musiques des années 50, et d'autres fois des musiques plus actuelles. Cela a pour effet de mettre en relief ce choc des valeurs modernes et anciennes.



© Karine Côté

Normand Poirier, photo prise en répétition

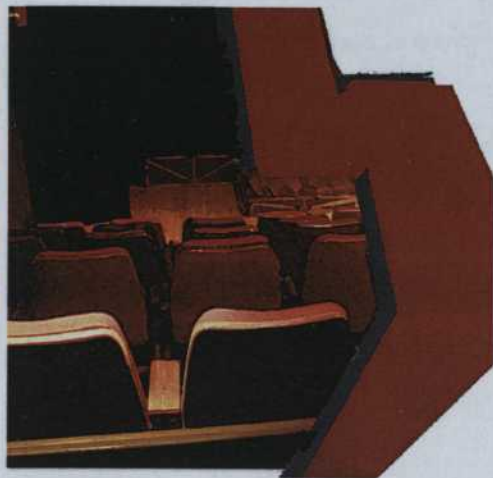
Comme un dompteur tentant de dresser un lion, chaque personnage se retrouve avec une **cause** ou un **désir à défendre**. Entre autres : Marta exige un remboursement pour ses amendes de stationnement injustifiées, Albert défend les moustiques albinos, dernière espèce vivante du seul élément naturel de la ville, Laïa désire un scooter, Victor se bat pour susciter un minimum d'intérêt de la part de ses élèves, et Sonia cherche à combattre sa solitude.

Le spectacle est constitué de 70 courtes scènes, qui défilent de façon rapide. Le **rythme** effréné du spectacle n'est pas sans rappeler notre rythme de vie moderne. L'état d'esprit des personnages nous porte à croire que cette vitesse conduit à la crise de nerfs!

À surveiller au Théâtre Périscope

LANCEMENT DE SAISON!

lundi 29 mars 2010, 19 h 30



Ne ratez pas cette occasion unique de découvrir la prochaine saison. En compagnie des créateurs, plongez au centre des histoires qui traverseront la scène du Théâtre Périscope en 2010-2011. L'espace d'une soirée se retrouveront réunis sous un même éclairage les artistes et artisans qui vous confieront leurs intentions et vous présenteront des extraits de ce qu'ils mijotent dans l'ombre des salles de répétitions. Animé par la directrice artistique, Marie-Ginette Guay, ce lancement vous attend avec son lot de rêves et de promesses...

Une soirée qui promet d'être haute en couleurs!

CONCOURS ACTE CRITIQUE 2009-2010



Aiguiser votre oeil critique et sortez votre plus belle plume!

GRAND PRIX 14-17 ANS :

2 semaines de camp de théâtre "vie d'artiste"
à la Maison Jaune

GRAND PRIX 18-25 ANS :

Séjour au Festival de théâtre d'Avignon
(gracieuseté du Consulat de France à Québec)

En plus de :

- Abonnements au Théâtre Périscope
- Abonnement d'un an à la revue de théâtre JEU
- Dictionnaire des artistes de théâtre québécois
- Laissez-passer au Musée de la civilisation

dernière chance!



à GAGNER

Rédigez une critique de 300 à 500 mots sur l'une des pièces à l'affiche. Faites-la parvenir à l'adresse suivante avant le 5 avril 2010. Spécifiez vos coordonnées, votre date de naissance et le nom de votre institution scolaire (s'il y a lieu).

Concours Acte critique

939 de Salaberry
Québec GIR 2V2

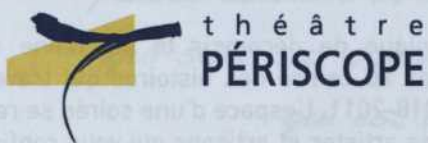
OU

developpement@theatreperiscope.qc.ca



Une codiffusion

Une coproduction



Billetterie
2, rue Crémazie Est, Québec
Tél.: (418) 529-2183



THÉÂTRE DE LA
VIEILLE 17



RÉDACTRICE EN CHEF: Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

ENTREVUES, RÉDACTION ET MISE EN PAGE :

Karine Côté

Responsable du développement de public

Tél.: (418) 648-9989 poste 22

developpement@theatreperiscope.qc.ca

Aide à la rédaction :

Marie-Claude Descôteaux

stagiaire en communications

Tél. : (418) 648-9989 poste 29

RÉFÉRENCES :

<http://pages.usherbrooke.ca/pqus/carte-catalogne.gif>

<http://www.tlfg.ulaval.ca/axl/Europe/espagnecatalogne.htm>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Catalogne>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Espagne_franquiste

<http://espana36.site.voila.fr/franquis.htm>

<http://www.uqam.ca/entrevues/entrevue.php?id=356>

www.journalhabitation.com

ISBN 978-2-923590-07-3

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2010

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition Féminine du Québec, de Patrimoine canadien et de la Ville de Québec.

PRO THEPER 2010.03.16 X